

Ricardo Piglia

*Argent brûlé*

ZULMA - 2010

# XROADS

Mensuel – Octobre 2010

## « IL Y A PIRE QUE BRAQUER UNE BANQUE ! EN FONDER UNE » (BERTOLT BRECHT)

• Un soir de mars ou d'avril 1966, dans un train qui allait vers la Bolivie, le fils la connaissance de Blanca Galeano, ex-compagne d'un voyou nommé Mercedes que les journaux appelaient « la Concubine ». • Elle avait seize ans mais avait l'air d'une femme de trente ans. Elle fuyait. Elle raconte une histoire très étrange.

Cette rencontre inspire à Ricardo Piglia le récit de ce braquage sanglant qui a défrayé la chronique entre septembre et novembre 1965 à Buenos-Aires. À la manière de Truman Capote, il s'empare de ce fait divers très particulier. Il évoque la préparation méticuleuse du hold-up, la vie quotidienne des truands, la traque incessante de la police à travers l'Argentine

Jusqu'en Uruguay... Chaque protagoniste devient à tour de rôle acteur, observateur, chroniqueur de ce drame violent et riche en faits d'armes. L'intérêt principal de ce roman est cette précision, presque clinique, avec laquelle l'auteur parvient à mettre en scène, d'une manière très saisissante, tous ces personnages, plus

fracasés les uns que les autres. En



riens exposant, à travers leurs monologues intérieurs, leur histoire, leurs relations, leurs motivations les plus intimes à l'aune de conditions extrêmes, obsédés par un irrésistible appât du gain. Bédé Brignone, Dardo le Gauche, Bazán le Bancal, Malito, Mercedes la Corbeau ou l'impitoyable commissaire Silva sont décrits avec un réalisme étonnant, de leurs terribles cogitations jusqu'à ce Fort Chabrol d'une violence exceptionnelle sur fond d'agitation péroniste et de basses manœuvres politiques. Ricardo Piglia a respecté la

continuité de l'action et (dans la mesure du possible) le langage de ses protagonistes et des témoins de l'histoire. Il a systématiquement reconstitué les dires et les actions des personnages. Un roman qui a obtenu de nombreuses récompenses et a déjà été porté à l'écran sous le titre de *Vies brèves*, réalisé par Marcelo Piñeyro.

Pendant le voyage, dans ce train, Ricardo Piglia a écouté cette jeune fille. Aujourd'hui, elle a abandonné le lycée, est devenue cocaïnomanes et jure être enceinte du Corbeau. Comme la version argentine d'une tragédie grecque où les héros ont décidé d'affronter l'impossible et de résister, choisissant la mort pour destin. Comme s'il s'agissait d'un rêve qui commencerait avec une image. Le souvenir de cette jeune fille s'éloignant dans ce train pour la Bolivie. Elle penche son visage la fenêtre et regarde Ricardo gravement, sans un geste de salut, immobile, avant de disparaître au bout du quai.

*Argent brisé*, Ricardo Piglia, traduit de l'espagnol (Argentine) par François-Michel Durazzo, éditions Zulma

Jeudi 1<sup>er</sup> juillet 2010



## LE COIN DU POLAR

« **Argent brûlé** », de Ricardo Piglia. L'histoire est restée vingt-cinq ans dans les cartons de l'auteur argentin avant de devenir un livre, puis un film, « *Vies brûlées* », en 2001. Elle lui avait été contée par la petite amie d'un malfrat, impliqué dans le braquage brutal et spectaculaire de la banque San Fernando à Buenos Aires, en 1965. Ricardo Piglia nous la raconte à son tour grâce aux documents d'archives, mais vécue de l'intérieur, à travers la course-poursuite des voyous filant à toute allure dans leur fourgonnette avec 3 millions de pesos. Mitraillettes au poing, gavés d'amphètes et de coco, ils sèment la terreur sur leur passage jusqu'à la planque où ils vont finir dans un bain de sang après quinze heures de résistance. Ils luttent contre leur sort, les Bébé Brignone et Gaucho Dorda – sorte de couple George et Lenny à la Steinbeck –, ou Malito, Bazan le Bancal et Mereles. La torture à l'électricité sur un sommier métallique, la prison sous Peron, la drogue et le viol les ont rendus forts, mais pas invincibles. Et l'on s'attache terriblement à ceux-là, pris aux tripes que l'on est comme eux au piège de la mort ■ **JULIE MALAURE**

Traduit de l'espagnol par François-Michel Durazzo (Zulma, 262 p., 20 €).



Mercredi 23 juin 2010

## **Ricardo Piglia Argent brûlé**

Zulma, traduit de l'espagnol (Argentine)  
par François-Michel Durazzo,  
224 pages, 20 €

**Récit sous adrénaline d'une cavale sanglante. Dans la veine de *De sang-froid* de Capote.**



Buenos Aires,  
mercredi  
27 septembre 1965,  
15 h 11. Une voiture  
lancée à toute allure  
pile net et bloque

un convoi de fonds. Le visage couvert d'un bas, 45 Beretta à la main, deux types sautent sur le trottoir, mitraillent la fourgonnette et s'emparent du magot. La fusillade dégénère, des flics et des passants se font tuer. Pour les braqueurs, la cavale commence. Dans *Argent brûlé*, le romancier argentin Ricardo Piglia s'empare de ce fait divers sanglant et le transforme en road-trip nerveux et speedé. Étonnant de la part de cet héritier de Borges, auteur de romans oniriques et érudits comme *La Ville absente*. Chez lui, le polar accède au statut de tragédie ; l'issue est connue dès les premières pages : fatale. Quelques références à la tragédie grecque émaillent d'ailleurs le livre, comme l'évocation d'un article d'*El Mundo* consacré au braquage et titré "Hybris". Galvanisé par la coke, le gang ne défie pas les dieux mais la police, dans une course à sa propre perte. Le fait divers élevé au rang de mythe, de légende. Cette équipée sauvage à base de sexe, violence et défonce, entraîne les malfrats de Buenos Aires à Montevideo. Une fuite hallucinée de planque en planque, sous adrénaline. À la manière de Truman Capote dans *De sang-froid*, Piglia multiplie les points de vue, croise les sources (témoins, journalistes, rapports de police...) et les juxtapose en un collage kaléidoscopique qui donne son rythme au roman. Adeptes des récits à tiroirs, il consacre à chaque personnage un portrait fouillé, microfictions à part entière qui fait entrer le lecteur dans la psyché des tueurs et des victimes. *Argent brûlé* se lit aussi comme une chronique de l'Argentine post-péroniste avec une police archibrutale, une administration corrompue et une concupiscence généralisée. Piglia dézingue tout le monde dans ce roman noir qui tient aussi de la critique sociale et politique. Le ton est déjà donné par la citation de Brecht en exergue : "Il y a pire que braquer une banque : en fonder une." **E. P.**

# marie claire

Mensuel – Juillet 2010

# mc

culturelivres

**COUP DE CŒUR**

## « Argent brûlé »

de Ricardo Piglia

On peut y voir une simple histoire de braquage, celui qui fit grand bruit en 1965 quand une bande de malfrats, rencardés par un chanteur de tango cocaïnomane, se payait une banque à San Fernando, en Argentine. Mais comme un inspecteur des travaux publics contrôlant les contrebandiers locaux et quelques nostalgiques de Perón y interviennent également, on découvre un



champ plus large. Au-delà de l'action pure et dure narrée avec une sécheresse étourdissante, Ricardo Piglia nous offre en effet une vision plus sociale et politique de l'Argentine et de l'Uruguay des années 60. Car c'est bien sûr dans ce dernier pays qu'ils vont

chercher à se réfugier, du moins ceux qui n'ont pas été abattus par la police au cours de leur fuite. A la fin, dans un extraordinaire auto-dafé de billets amplifié par la consommation d'amphètes, les derniers survivants du gang nous offrent un spectacle cinématographique dont Godard aurait pu faire quelque chose de vraiment bien. Superbe roman noir, « Argent brûlé » est surtout un livre universel, qui aurait sa place dans la meilleure tradition nord-américaine s'il n'était pas aussi spécifiquement local. **Marie-Caroline Aubert**

*Traduit de l'espagnol (Argentine) par F.-M. Durazzo, éd. Zulma, 20 €.*

Juin 2010

■ Roman  
*La Ville absente*  
RICARDO PIGLIA  
Traduit de l'espagnol  
par François-Michel  
Durazzo  
Zulma  
197 p., 20 €

Piglia est l'anti-García Márquez. Avec lui, pas de réalisme magique et autres effets de manche. En toute logique, l'un est un monstre sacré (la solitude n'aura pas duré cent ans, hélas !), le second – Piglia – demeure un Argentin discret, auteur du magnifique roman *Argent brûlé*. Ricardo Piglia, tel un détective féru de Jorge Luis Borges et de Roberto Arlt, élabore depuis longtemps (premier livre : *la Invasión* en 1967) des textes qui ridiculisent le ronron du roman policier et toutes ses petites intrigues poussives. Piglia aborde la littérature par la vitesse et par le rire. Son dernier roman traduit s'intitule *la Ville absente* (l'ouvrage a mis du temps à nous parvenir puisqu'il a paru en Amérique du Sud en 1992). Entrée en matière étonnante, décalage, manière d'aller au cœur de la cible en quatre phrases :

• Junior disait qu'il aimait vivre à l'hôtel parce qu'il était d'origine anglaise. Lorsqu'il disait "anglaise", il pensait aux voyageurs anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, aux commerçants et aux contrebandiers qui abandonnaient famille et amis pour parcourir les territoires qui n'avaient pas encore été touchés par la révolution industrielle. Solitaires et presque invisibles, ils avaient inventé le journalisme moderne parce qu'ils avaient laissé derrière eux leur histoire personnelle. Ils vivaient dans des hôtels, écrivaient leurs chroniques et entretenaient des relations caustiques avec les gouverneurs de la région. • Loin de la rédaction d'*El Mundo*, journal qui l'emploie, Junior arpente Buenos Aires, arrive au Majestic, un hôtel délabré, et sera bientôt entouré par une faune de personnages et de lieux étranges : un gaucho évidemment invisible, une suicidée, une fille muette dans le sillage du dictateur Perón et sa madone glaçante Evita, l'île imaginaire de Santa Marta. Sans oublier l'illustre écrivain argentin

Macedonio Fernández, les clins d'œil à Faulkner (le personnage de Temple Drake dans *Sanctuaire*), à Joyce (*Finnegans Wake*). Et le clou du spectacle, celle qui mène la ronde mystérieuse du roman, c'est Elena, une création hybride conservée dans un musée derrière une paroi de verre, à la fois femme et machine, l'incarnation d'une nouvelle Pythie qui enclenche des histoires infinies et les entremêle.

Dernier point en guise de conclusion impossible : *la Ville absente* est un livre où les voyous sont des gangsters, c'est-à-dire qu'ils ont du style. De la noblesse. Voilà pour les vrais amateurs de Dashiell Hammett. C'est leur temps retrouvé. Ils auront désormais de la matière pour repousser les thrillers grotesques qui passent pour inspirés ! Sam Spade (*le Faucon de Malte*) et Junior (*la Ville absente*) vous accueillent sur leur territoire *hard-boiled school*. En français : l'école des durs à cuire.

■ JEAN-PHILIPPE ROSSIGNOL ■

Mai 2010

## Argent brûlé Ricardo Piglia

par Sophie Pujas

BUENOS AIRES, automne 1965. Une poignée de voyous monte un braquage qui se solde par un bain de sang. Trente ans plus tard, Ricardo Piglia s'empare de ce fait divers qui défraya la chronique : cette brutale aventure le poursuit depuis qu'il a croisé par hasard la femme de l'un des gangsters. Persuadé de se trouver « *en présence de la version argentine d'une tragédie grecque* », il raconte cette fuite en avant catastrophique. Dans la lignée du Nouveau Journalisme d'un Truman Capote ou d'un Norman Mailer, il s'efforce de reconstituer les faits avec minutie. Il exploite les archives, notamment celles de la police. Mais, par souci de vérité,

l'écrivain laisse également au récit ses zones d'ombre. Sa force ? Des portraits découpés au scalpel, âpres et souvent touchants. Petites frappes et femmes en errance revivent sous sa plume avec intensité. De violences policières en agitations politiques, c'est aussi un pan trouble de l'histoire de l'Argentine que l'auteur explore. ■



**ARGENT BRÛLÉ**  
traduit de  
l'espagnol  
(Argentine) par  
François-Michel  
Durazzo

Éditions  
2013, 128 p.

Mai 2010



**Ricardo Piglia**

***Argent brûlé***

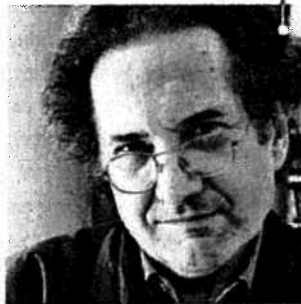
**Zulma**

---

Réédition corrigée d'un texte paru en 2001, ce faux roman noir relate une affaire de casse qui, en 1965, marqua les esprits argentins par sa sauvagerie et sa complexité (les emberlificotis des bas-fonds où l'extrême-droite péroniste fricotait avec le grand banditisme). *A priori*, on est loin du minutieux dispositif-gigogne de *La Ville absente*. Mais, revendiquant un statut de chroniqueur, Piglia spirale entre les points de vue et préfère jouer à l'équilibriste plutôt qu'au détective et c'est spectaculaire. **O.L.**

# GRAZIA

Vendredi 30 avril 2010



## **Manipulateur**

Le romancier argentin Ricardo Piglia s'intéresse de près aux jeux de pouvoir entre fiction et réalité.

En 1965, il suit dans la presse un braquage sanglant à Buenos Aires, la traque des bandits, leur fin spectaculaire. Trente ans plus tard, au prix d'une minutieuse investigation, il livre sa version de cette tragédie fascinante, où chaque page pose la question de la véracité des faits. Et de ce que ça peut bien faire, à la fin.

**ARGENT BRÛLÉ** de Ricardo Piglia (Zulma. 224 pages).